

Agnès BARTHELET

DANSEUR EN FOURRURE

Nous marchons dans la nuit bleue et je lève les yeux sur ces points brillants qui se déplacent avec nous. Je ne sais pas ce qu'ils sont. Mon maître, lui, le sait. Il déchiffre le ciel comme une carte, j'aimerais avoir sa science. Nous marchons côte à côte et je me laisse guider par sa foulée. Ses vieilles godasses bâillent, aussi fatiguées que lui, mais le portent toujours. À leur image, je lui resterai fidèle. J'ai prêté serment à cet homme aux yeux calmes portés sur le vaste monde. Il a un peu froid, ses dents claquent. J'aimerais lui prêter ma pelisse mais il n'accepterait pas. Il aurait trop peur de me blesser, de perdre ainsi son gagne-pain et son ami. Lequel arrive en tête ? Je ne saurais dire, nous avons traversé tant de pays ensemble, aperçu à l'horizon tant de lumières.

Je me dresse dans la nuit, je bombe le torse et m'étire. Je suis plus grand que mon maître. Il envie ma noblesse et ma force, comme j'envie son expérience des choses de la vie. Et son intelligence. Il avait déjà bien vécu quand j'ai ouvert les yeux sur son visage. Sa main m'a nourri et m'a caressé autour de feux de fortune. Les lignes qu'elle agitait au-dessus de ma gueule ont été les premières rivières à me désaltérer. Elles charriaient des histoires sans fin, que mon maître me racontait lorsqu'une douce tristesse s'emparait de lui.

Des escapades à l'autre bout de la terre, des guerres menées en fantassin, des désertions. Des ventres longtemps creux et des banquets éphémères. La servitude puis la rébellion. Des renaissances et des disparitions. Notre rencontre. Il me rappelait alors ce contre quoi il échangeait sa nourriture et sa protection : un peu de compagnie dans son errance et de soutien dans sa misère.

Mon maître m'a appris à marcher à sa façon et à maîtriser ma colère. À me montrer docile. À mettre une patte dans la civilisation : par la danse. Il a forcé ma nature. Il a su tirer le meilleur de ma férocité, de l'obscurité de mon être. Il m'a appris à me taire et à écouter. À humer le vent. À sentir le changement parcourir la foule, l'émerveillement céder le pas à la moquerie ou à la haine la plus tranchante. À ne pas montrer les dents, à fuir plutôt qu'à lutter, pour garder vif ce feu que nous portons ensemble sur les chemins : notre liberté.

La route descend brusquement, sans surprendre mon pied de montagnard. Le pied d'ancêtres que je n'ai pas connus mais qui ont dû me transmettre un peu de leur instinct. Mon maître allume sa pipe et la fume en silence. Une comète traverse notre nuit.

À l'aube, nous atteignons la ville. À peine plus grande que celles dont nous sommes coutumiers. Je tends le cou vers son architecture insensée, essaie de la comprendre. Pourquoi tant de raffinement dans un abri ? Dans quel but lancer ce défi à la nature et à ses constructions permanentes ?

C'est l'hiver, il y a peu de forains sur la grande place. On nous remarque tout de suite. Ma muselière est décorée de pompons rouges et jaunes. Ils retombent sur mes joues, me donnent l'air mystérieux et doux. Mon maître me l'a passée bien avant les premières maisons. Il sait que je n'en ai pas besoin mais il ne veut pas d'ennuis avec les hommes en bleu. C'est jour de marché, les premiers étals se dressent alors qu'il fait encore sombre. Les pavés sont gelés, mes griffes dérapent. Je chancelle comme un ivrogne. J'espère que je pourrai entrer dans la danse. Mon maître tire de sa besace du sable mêlé de gravier, qu'il jette sous mes pas. Ma chaîne me gêne un peu. Mon maître fait mine de me retenir et de me dominer. Je n'aime pas trop ce jeu mais je m'y plie de bonne grâce. Les villageois ont besoin d'être rassurés. Ce n'est pas tous les jours qu'ils voient « un ours des cavernes » en chair et en os.

Certains marchands nous regardent d'un mauvais œil : ils n'aiment pas les vagabonds. Qu'ils se rassurent, je n'ai ni l'adresse ni la ruse du singe, je ne risque pas de fouiller leurs poches pendant que mon maître attirera leur attention. Les premiers badauds approchent, intrigués. Mon maître se découvre et les salue, puis il débute son discours. Je me concentre. Dès qu'il se tournera vers moi, ce sera mon tour. Il les flatte, roule les « r » avec ostentation, fait onduler ses mains comme des flots. Ils sont sous le charme, attendent une prouesse. Mon maître fait soudain silence. C'est à moi.

Une légère pression de sa main sur la chaîne et je suis debout. Le premier rang recule en poussant un cri : ainsi je suis monstrueux, je sors tout droit de leurs rêves les plus anciens et les plus noirs. Même les hommes me craignent, malgré l'étincelle qui vient de s'allumer dans leurs yeux, le désir de la chasse. Je fais quelques pas et mugis. Enfin, ils sont prêts à recevoir le spectacle, ravis et terrifiés. Ils reculent encore. Sauf un gamin pas plus gros qu'un faon, aux grands yeux noirs posés sur moi. Il me sourit. Il lui manque des crocs mais il n'a pas peur de moi. Je dois l'oublier. Sortir mon regard du sien sinon je n'arriverai pas à mener mon numéro jusqu'au bout.

J'incline ma tête à la manière d'un gentilhomme. L'accordéon de mon maître me donne le la, puis caracole. Je défie la pesanteur. Comme si toute ma graisse avait fondu sous mon pelage d'hiver. Il ne me reste que cette robe de poils, soyeuse, que j'agite à ma guise, à gauche, à droite, en avant, en arrière... Je tourne sur moi-même, les pompons virevoltent autour de ma tête. Leur mouvement circulaire renforce le port altier de celle-ci. Je ne distingue plus les visages assemblés. Au début ils sifflaient, riaient en se frappant du coude. Ils ne disent plus rien ou bien je ne les entends pas. Je n'entends même plus l'accordéon. Je suis ailleurs. Je suis en confiance, je ne sens plus l'humiliation de cette chaîne à mon cou. Il neige, tout doucement, et ma fourrure se constelle. Je ressemble à ce ciel qui guide mon maître, j'ai revêtu le ciel. Je tourbillonne, je déplace des forces qui me dépassent. Je suis un ours savant, je suis un danseur, je suis presque

un homme. Les femmes soupirent. Elles n'ont jamais vu plus élégant cavalier. Les hommes n'oseraient me tuer, ou bien par jalousie, pour me faire payer l'audace de m'être hissé jusqu'à eux. Je n'ai rien à voir avec ces soudards. Je suis infiniment plus gracieux.

Il y a bien longtemps que la danse n'est plus une contrainte. Elle répond à un appel. D'abord à celui de mon maître : la joie dans son regard, dans sa barbe qui frétille sous l'impulsion d'un sourire quand j'arrive à le satisfaire. Puis à celui du mouvement : la traversée de ces villes et ces villages qui m'éblouissent avec leurs tours et leurs lumières. Je ne pourrais vivre immobile. Je suis un promeneur, j'étends sans cesse mon territoire et je le conquiers en dansant sur ses frontières.

Hélas, il y a toujours un instant où la danse meurt avec le chant de l'accordéon. Je retrouve mes quatre appuis sur le sol et mon corps me pèse. Les applaudissements viennent encore l'alourdir, comme cette pluie de métal, le chapeau de mon maître. Il salue, répète encore une fois son nom d'artiste. Les badauds se tirent de leur rêverie et retournent à leur marché. Les autres forains nous insultent car nous avons détourné les oies blanches de leurs étals. Mon maître soupèse son chapeau et me caresse l'épaule en riant. Nous nous enfonçons un peu plus loin dans les ruelles, en quête d'un lieu où réitérer l'exploit. À me voir ainsi me traîner, nos badauds ne croiraient pas que je suis le même animal. À quatre pattes, je ne ressemble qu'à un vieil ours bourru et fatigué. Je ne suis plus le seigneur que j'étais.

À chaque croisement, chaque artère dans cette cité, je m'élève et je danse. Les passants suspendent leurs foulées et convergent vers nous. Leur temps s'arrête, comme le mien. Leur clameur ne m'effraie pas. Les pièces tintent au fond du chapeau, mes griffes sonnent sur le pavé. J'oublie ma muselière. Je pourrais sourire tant je suis heureux, et fier. Je m'ouvre comme le visage de cet enfant, le jeune faon, qui nous a suivis sans bruit. Il découvre la ville avec nous mais c'est moi qu'il poursuit. Droit comme une statue, il me dévore des yeux, son

pied bat la mesure. Cette nuit, je valserai dans ses songes. La danse ne cessera jamais.

Lorsque la nuit tombe, nous avons quitté la ville. Mon maître dit qu'on est jamais trop prudents. Qu'une ruelle assombrie est un parfait coupe-gorge. Certains n'ont pas eu une journée aussi féconde que la nôtre et désirent soulager mon maître du poids de son aumônière. Nous gagnons les collines qui encerclent la cité. Dans un verger aux arbres nus et assoupis, nous repérons une hutte abandonnée. L'été et l'automne, elle doit servir à la sieste des cueilleurs. Mon maître s'y glisse pour être protégé de la bise. Avant de se coucher, il me nourrit. Trois beaux poissons achetés sur le marché. Il flatte aussi sa vedette en lui offrant un bâton enrobé de miel. Je le maintiens entre mes pattes et le suçote en regardant le ciel. Mon maître m'a libéré de ma muselière. Mes crocs éclairent la nuit.

Les ours rêvent-ils ? Je me rapproche doucement de l'homme... Je cours dans la forêt. Je sais que je cours car les fougères s'avancent vers mon museau pour le frapper. La lumière m'arrive par fragments. Je distingue bientôt ma proie. C'est le jeune garçon, agile comme un singe. C'est un faon trop hardi qui s'est éloigné du flanc de sa mère. Aucune branche, aucun fossé ne semble l'arrêter. Ai-je l'intention de le tuer et de me repaître de sa chair ? Moi qui ne sais pas chasser ? Le soleil se prend dans sa chemise et m'éblouit. Pourquoi y a-t-il tant de lumière dans nos rêves, alors qu'ils naissent du cœur de la nuit ? Soudain une ombre passe sur le corps de l'enfant qui s'envole. J'entends un craquement. Un autre prédateur est-il aussi dans la course au faon ? Je ne perçois pas l'origine de ce bruit, devant moi, derrière moi, à ma gauche, à ma droite ? Le soleil chavire soudain, la forêt avec lui, et le froid me paralyse.

J'ouvre les yeux et je retrouve les branches nues, luisantes de givre, sous lesquelles je me suis roulé en boule. Je n'entends d'abord rien, puis un frôlement, comme un oiseau volant au ras du sol. Mes narines frémissent. Je sens le lourd métal du sang, en provenance de la cabane où repose mon maître. Je flaire un sang que j'ai surpris et

léché par le passé, pour lui donner remède. Celui de mon maître. *Son* sang répandu.

Je les entends maintenant très bien. Ils sont deux. Ils se sont introduits dans l'abri de mon maître, dans son intimité. Dans son rêve peut-être. Attirés par le parfum d'un autre métal, plus précieux à leurs yeux que celui qu'ils ont versé. Précieux à en risquer leur peau. Je retrouve toutes mes facultés, comme si je n'avais jamais quitté ce monde. Je bondis et pulvérise la cabane des cueilleurs de fruits. Comme un château de cartes. Ils sont penchés sur le corps de mon maître, les charognards. Je dis son corps car son esprit a déjà filé dans la nuit, ou son âme. Cette chose qui nous différencie, que je ne possède pas. Même si je la sens battre en moi à cet instant, une forme d'âme. Dans mon cœur, dans mon rugissement, dans l'élan qui me jette sur les détrousseurs et les assassins. Tapissés, apeurés...

Ils avaient cru l'ours endormi, ivre de miel. Ivre de chagrin ! Leurs couteaux encore rouges n'ont pas le temps de se porter contre moi. J'en ai un au bout de chacun de mes doigts, ils sont le prolongement de ma colère. Ma patte les étourdit, mes griffes les éventrent. Leurs organes palpitent sous mon museau. Je les délaisse, je me sens vide et fou. Je suis effrayé par ma propre violence. Jamais je n'aurais cru mordre la main de l'homme. Je regarde leurs corps repoussants. La lune éclaire leurs vices avec les nœuds de leurs viscères. Si je pouvais, je cracherais sur leurs dépouilles. Je renifle le front de mon maître, rappelle en vain son esprit qui court vers la cime des arbres. La gorge tranchée, il ne me répond pas. Je ne peux même pas donner d'abri à son corps. Ni le veiller, au risque d'être surpris sur les lieux du carnage. Je me jette dans la nuit, à quatre pattes, lesté par ma tristesse.

À l'aube je me déplace toujours, le brouillard accroché à ma fourrure. J'ai faim, c'est mon seul repère. Je me suis éloigné de la ville le plus possible. Je suis aussi vulnérable qu'un petit sans sa mère. Dans les champs, je longe l'orée des bois. Je m'y jetterai à l'apparition de la moindre silhouette, du moindre visage étincelant

d'humain, du moindre couteau. Cette bouche d'ombres me terrifie pourtant. Je ne connais pas la forêt. Elle ne m'a jamais porté, nourri ni caché. Mais elle irrigue ma lignée, elle est mon lieu d'origine. Mon maître le disait parfois, en soupirant, en regrettant presque de m'avoir recueilli. J'erre entre deux mondes qui se repoussent, je titube sur la brèche.

Au soir, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Je délire : la faim, la fatigue et la peur meurtrissent mes côtes. Seul, je ne sais même pas me nourrir. J'ai lapé quelques insectes, ils m'ont piqué la langue. Je m'éloigne de la forêt, je retrouve les chemins. J'ai aperçu une lueur, j'avance dans sa direction. De plus en plus près, quitte à me brûler. C'est une ferme. Je distingue une basse-cour, quelques cages à lapins. Protégées des rôdeurs. Je vais m'éteindre, affamé, au pied de ces bêtes pleines de vigueur. Je me traîne vers l'arrière de l'habitation, au cas où des restes attendraient dans une gamelle. Il n'y a rien. Je tombe et je ne me relève pas. Je périrai d'avoir été le compagnon de l'homme, je n'irai pas plus loin...

Une porte s'ouvre, libérant son rai de lumière. Mes yeux sont trop épuisés pour se lever sur la silhouette qui s'avance. Je distingue deux pieds minuscules, chaussés de sabots. Un corps descend sur eux. Une main légère caresse mes oreilles, puis mon museau. Sa fraîcheur m'enivre, et son parfum : elle sent le foin coupé et la soupe de légumes brûlante des paysans. Celle qu'on tendait parfois à mon maître, par charité, sur le pas d'une porte, dans le soir. Lorsqu'elle s'éloigne de moi, c'est la nuit que je sens et je sais que je vis encore. La nature a libéré son humidité et son mystère. La main revient sur moi et je l'accepte. Je l'ai devinée car, comme disait mon maître, d'un mal peut naître un bien. Cet enfant qui me caresse comme son chien revenu après une longue fugue, cet enfant qui ne s'effraie pas de la puissance de mes membres, que je reconnais à l'abîme de ses yeux... ne fait-il pas preuve de charité à mon égard ? Aperçoit-il l'ébauche d'homme que je suis ? Pourtant je ne ressemble plus qu'à une bête traquée, lourde d'elle-même. Veut-il me rendre des forces

pour me voir me lever et danser à nouveau ? Je m'endors sous sa main. J'arrête le temps car je suis à l'abri. Au moins pour cette nuit. Un point brille au-dessus de cette ferme. Bon ou mauvais présage ? Je n'ai pas la science pour le lire.